

bien la description qu'en donne l'auteur, présenter une certaine analogie avec l'*l* dur des langues slaves, *l* barré des Polonais, *l* russe devant les voyelles fortes ; il s'obtient de même, en contournant la langue dans la bouche ; il est d'ailleurs fort rare.

L'*r* lingual manque. L'*r* guttural, semblable au *rhayn* des Arabes, tient sa place. Il est très-fréquent ; on le rencontre souvent isolé, plus souvent encore lié avec le *k*, qu'il précède ou qu'il suit. Cette circonstance, jointe à la possibilité de renforcer cette gutturale par l'adjonction de l'aspiration sonore représentée par *x* (assemblage qui sera transcrit *rh*), est de nature à faire supposer que cet *r* n'est autre chose qu'une variation dialectale, un simple renforcement que l'idiome des Tchiglit fait subir à un *k* primitif. Cette hypothèse, que je hasarde avec réserve, se corrobore de divers faits aisément observables, savoir :

1° L'extrême facilité avec laquelle les deux consonnes *k* et *r*, accolées l'une à l'autre, soit dans les affixes, soit même dans le thème, se fondent en une seule sans raison apparente, par un simple adoucissement de prononciation : v. g. (disparition de l'*r*) *tupè-rkr*, tente, plur. *tup-krèit* ; (disparition du *k*) *nérkrè*, viande ; *nèrrè-yoark*, il mange.

2° L'attraction qu'exercent au contraire l'une sur l'autre ces deux gutturales, de telle manière que parfois la présence du *k* dans une désinence y appelle l'*r*, alors que grammaticalement ce dernier est épenthétique : *uyarak*, pierre, plur. *uyark-rat*, au lieu de *uyark-at*.

3° L'identité de fonction des quatre gutturales, dont l'une ou l'autre, à l'exclusion de toute autre consonne, est caractéristique de l'affixe possessif de la première per-